

LA BIBLIOTHÈQUE
DE
L'HUMANISME
aux
Belles Lettres



LES BELLES LETTRES

LA BIBLIOTHÈQUE
DE
L'HUMANISME
aux
Belles Lettres

Classiques de l'Humanisme
Bibliothèque italienne
Œuvres de Giordano Bruno
Miroir des Humanistes
Science et Humanisme

LES BELLES LETTRES

2011

www.lesbelleslettres.com

Pour consulter notre catalogue
et être informé de nos nouveautés
par courrier électronique

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays*

© 2011, Société d'édition Les Belles Lettres
95 bd Raspail 75006 Paris

ISBN : 978-2-251-14037-7

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'HUMANISME AUX BELLES LETTRES

La renommée a des retards. Une création colossale sortie d'un esprit est, par on ne sait quel hasard triste, restée inaperçue. Cette œuvre est sous le linceul de l'ignorance universelle. Cette œuvre fait partie de ce qui n'existe pas... Un glacial déni de lumière pèse sur elle. La vaste iniquité des ténèbres la submerge... Puis les années ont passé. Le chef-d'œuvre est là, plongé dans l'obscurité, attendant... Quand vient la justice ? quel est le mystère de ces lentes évolutions ? Lugubre attente. Soudain, brusquement, un jet de lumière éclate, il frappe une cime, et voilà *Hamlet* visible, puis la clarté augmente, le jour se fait et successivement tous ces sommets, tous ces cratères, *Othello*, *Roméo et Juliette*, *Lear*, *Macbeth*, apparaissent dans Shakespeare, et les hommes stupéfaits s'aperçoivent qu'ils ont au-dessus de leur tête un monde inconnu.

Victor Hugo, *Le Promontoire du songe*

Avec la Collection des Universités de France (C.U.F.), série grecque et latine, la maison d'édition des Belles Lettres s'est imposée depuis longtemps dans notre pays (et dans le monde) comme le champion incontesté de la connaissance des deux grandes littératures de l'Antiquité. Elle

ambitionne aujourd'hui d'ajouter à son immense catalogue des auteurs grecs et latins un troisième continent, inséparable, on le comprendra, des deux premiers : celui des auteurs qui, à l'aube des temps modernes, tels Pétrarque, ont redécouvert les œuvres antiques, puis, nourris de leur substance, se sont révélés de grands écrivains, des philosophes, des moralistes, des poètes, des hommes des science, ouvriers d'une grande révolution culturelle, à qui la découverte des Anciens a donné l'espoir d'inventer un monde meilleur, de tracer les méridiens et les parallèles d'un *brave new world*, le nôtre — cette révolution s'appelle la Renaissance —, mais dont l'œuvre, épuisée sa mission historique et fondatrice, néanmoins s'est peu à peu éloignée et effacée parce qu'elle était écrite ou totalement ou en grande partie en latin.

Un exemple de cet oubli. J'ai nommé Pétrarque, dont tout lecteur cultivé connaît, en tous cas de nom, l'œuvre italienne, le *Canzoniere* : mais l'humaniste fondait tous ses espoirs de gloire sur son œuvre latine, poétique, historique, philosophique. Or de cette œuvre immense, que pouvait-on lire jusqu'à hier, jusqu'à ce que Christophe Carraud édite et traduise et commente pour un courageux éditeur, Jérôme Millon, la quasi totalité de l'œuvre philosophique, jusqu'à ce que nous-mêmes donnions aux Belles Lettres l'*Africa* et l'intégralité de la *Correspondance* ? Prenons justement la *Correspondance* (plus de 2000 lettres) divisée en *Lettres familières*, vingt-quatre livres, et *Lettres de*

la vieillesse, dix-huit livres, passionnante comme les *Essais* de Montaigne ou les *Mémoires d'Outre-tombe* de Chateaubriand, et sur laquelle se modèleront toutes les grandes correspondances non seulement des humanistes (Ficin, Pic de la Mirandole, le pape Pie II Piccolomini, Erasme) mais de nos grands écrivains jusqu'à Paul Claudel et André Gide : l'année 1933 a été une date décisive pour la philologie humanistique parce que paraissait pour la première fois, dans le cadre de l'Édition nationale de l'œuvre du poète, l'édition critique des *Lettres familières*, texte seul, sans traduction et sans commentaire historique, par les soins de Vittorio Rossi. Il faudra néanmoins attendre les années 2004-2010 pour disposer, dans nos Classiques de l'Humanisme, non seulement de la traduction et du commentaire savant de ce premier ensemble, mais de l'édition critique, de la traduction et du commentaire des *Lettres de la Vieillesse*, dix-huit autres livres qui sont l'autre grand massif de cette Correspondance, que vous pourrez lire désormais chez nous en douze volumes.

Prenons Leon Battista Alberti, sorte de première mouture de Léonard de Vinci, peintre, architecte, ingénieur, écrivain, moraliste. On connaissait, grâce à des traductions italiennes et françaises qui ont largement circulé, ses deux traités sur la Peinture et sur l'Architecture. Mais l'œuvre du moraliste et l'œuvre d'imagination ? Mais les délicieuses *fables*-éclair, la fable politique

du *Momus* ? Mais les *Propos de table*, dont le manuscrit a été retrouvé après la dernière guerre dans les combles du couvent de Pistoia par Salvatore Camporeale, identifié par Eugenio Garin et qu'on lira demain, édité par les soins de Roberto Cardini ? Et Marsile Ficin, dont le *Livre sur l'amour* se lit aujourd'hui dans une traduction nouvelle, et Giordano Bruno, visible pour la première fois dans notre langue dans les sept volumes déjà parus de la série des œuvres italiennes, et tous les autres, ou déjà publiés (Poggio Bracciolini, Flavio Biondo, Ange Politien, Jacques Sannazar, Pietro Martire d'Anghiera, Agostino Nifo) ou à paraître (Girolamo Fracastoro, Giovanni Gioviano Pontano), ou en chantier — pour nous limiter à l'Italie, qui avec plus d'un siècle d'avance devient l'éducatrice de l'Europe, appelée à produire à son tour les Erasme, les Budé, les Vivès, les deux Scaliger, les Cardan, les Campanella et les Kepler ?

La justice veut que soit dédiée cette courte présentation des efforts d'aujourd'hui à un grand maître d'hier : il s'agit de Pierre de Nolhac, dont le livre phare, *Pétrarque et l'Humanisme* (Champion, 1892, rééd. 1907 et 2004), tout en marquant le renouveau européen des études pétrarquienes, introduisait dans notre langue le beau mot d'« Humanisme ». On sait que ce tout jeune savant, formé à la non moins jeune École Pratique des Hautes Études, bénéficiant aussi à la Bibliothèque Nationale de la leçon de Léopold

Delisle et de son *Cabinet des manuscrits*, avait profité de son séjour à l'École Française de Rome pour mettre la main à la Vaticane sur l'autographe du *Canzoniere*, que tout le monde croyait perdu, exploit salué par les académies en France et en Italie, puis pour mettre au point, avec sa *Bibliothèque de Fulvio Orsini*, la méthode qu'il appliquerait ensuite dans son œuvre maîtresse et qui est devenue un des axes majeurs de la nouvelle philologie.

C'était un beau printemps des études humanistiques. Dans les mêmes années, Victor Develay donnait la première version française de l'*Africa*, à laquelle il ajoutait les *Lettres de Vaucluse*, et l'on fondait la Société des études italiennes. Mais autant ce printemps fut brillant, autant il fut de courte durée. Pour des raisons idéologiques : ni l'activité de la Société des Études Italiennes, ni le charisme d'Henri Cochin, traducteur notamment des *Lettres* de Nelli, ne devaient résister à la vague de rejet qui accompagna la débacle de l'Italie fasciste. Mais aussi pour des raisons académiques : car bientôt Nollhac allait entamer sa deuxième carrière, de conservateur du Château de Versailles, sans avoir réussi à imposer à l'École pratique dans la chaire de philologie classique le successeur de son choix, Léon Dorez : élu à la place de Dorez, Abel Lefranc s'apprêtait à inaugurer puissamment l'essor durable des études médiévales, et par contrecoup le repliement sur l'identité et la langue nationales. En sorte qu'au moment où, de l'autre

côté des Alpes, en Allemagne et aux États-Unis un intérêt toujours plus fort allait remettre au jour les textes humanistes fondateurs de la modernité européenne, commençait en France une période d'hibernation, dont nous sortons victorieusement aujourd'hui.

Un premier sursaut salutaire, dans les décennies qui suivirent la fin de la deuxième guerre mondiale, fut l'œuvre d'un homme seul, le chanoine Raymond Marcel, inventeur aux Belles Lettres de la collection « Les Classiques de l'Humanisme ». Pourtant cette création suscita d'abord si peu de vocations que la série (je parle de la mise à disposition des textes) ne fut d'abord alimentée que par ses propres travaux sur Marsile Ficin, qui firent date, et ceux de Paul Henri Michel sur Giordano Bruno et son livre des *Fureurs héroïques*. La regrettée Marie Madeleine de la Garanderie les relaya d'abord avec plusieurs éditions palmares des œuvres de Guillaume Budé, mais le *flumen abundans*, le *full stream* n'est venu que depuis deux dizaines d'années, nourri par une ambition, une foi et une volonté éditoriales fortes, celle de Michel Desgranges et d'Alain Segonds, relayés aujourd'hui par Caroline Noirot, l'actuel directeur général des Belles Lettres, soutenu par la création en Sorbonne de la chaire de Littérature latine de la Renaissance et la restitution au sein de l'École Pratique des Hautes Études d'une section de littérature néo-latine, deux séminaires de jeunes passionnés éditeurs, favorisé enfin par l'esprit

d'amicale collaboration rétablie avec le meilleur de l'érudition européenne.

À ce nouvel et vigoureux élan qui a profité en 2004 à deux grands centenaires, le septième de la naissance de Pétrarque et le sixième de celle d'Alberti, sont dus les trente-trois volumes parus en quelques années dans la collection des Classiques de l'Humanisme, dirigée aujourd'hui par Pierre Laurens, Alain Michel et Alain Segonds. Satisfaisant aux mêmes critères de rigueur scientifique que les deux grandes collections anciennes, elle a vocation à constituer à terme le troisième volet de la grande bibliothèque classique, unique en France, patiemment et passionnément construite au sein de notre maison.

Mais la richesse du domaine et désormais la demande d'un lectorat de plus en plus attentif, mieux : exigeant, sont telles que depuis cette date trois autres collections flambant neuves ont vu le jour : la collection des *Œuvres complètes de Giordano Bruno* (sept volumes des œuvres italiennes et trois volumes de monographies et documents déjà parus) et la *Bibliothèque italienne* (trente volumes) créées respectivement en 1993 et en 1998 par Nuccio Ordine et Yves Hersant et placées sous le patronage de l'Istituto Italiano per gli Studi Filosofici ; et la collection « Science et Humanisme », créée et dirigée depuis 1984 par Alain Segonds et Isabelle Pantin (dix volumes). Si l'on ajoute, pour la bonne bouche, cinq volumes de textes inédits ou oubliés, joyaux de la collection de Jean-

Christophe Saladin, « Le miroir des Humanistes », qui paraît depuis 2004, tout porte à espérer que la faveur du public plébiscitera ces efforts conjugués pour compenser le retard dû au rendez-vous manqué du début du siècle dernier.

Pour expliquer l'introduction de textes quelquefois sans grand rapport avec l'ouvrage les anciens éditeurs se justifiaient en usant de la formule : *ne alba pagina vacaret...* À notre tour, nous n'avons pas voulu laisser tant de pages vierges, mais on conviendra que nous ne commettons aucun abus à livrer aux lecteurs de ce catalogue quelques uns des plus beaux textes que nous avons imprimés dans nos collections. On aurait évidemment pu imaginer d'autres choix, tant nos textes sont riches en pages inoubliables — et souvent méconnues. Nous avons simplement voulu donner une idée de ces richesses.

On trouvera donc dans les pages qui suivent trois sonnets de Pétrarque (les sonnets I, CIV et CCXXIII) ; un long extrait de l'*Africa* (livre V), puis une des lettres les plus fameuses de Pétrarque : l'ascension du Mont Ventoux (*Familiars* IV 1). Vient ensuite un éloge paradoxal du vagabondage, tiré d'un ouvrage que nous publierons prochainement : le *Momus* de Léon Battista Alberti. Pour finir, une page célèbre entre toutes du *Commentaire sur le Banquet* de Marsile Ficin.

Bonne lecture !

COLLECTION
« LES CLASSIQUES DE L'HUMANISME »

sous le patronage de
L'ASSOCIATION G. BUDÉ

*dirigée par Pierre Laurens, Alain Michel
et Alain-Philippe Segonds*

LÉON BATTISTA ALBERTI

— Poèmes (*Rime*) suivis de la *Protesta*/Protestation,
texte établi par Guglielmo Gorni et Marco Sabbatini,
lxxvi-244 p. 2002 [14] 25 €

— Grammaire de la langue toscane (*Grammatichetta*)
précédée de *Ordine d'elle Lættère*/Ordre des lettres,
texte établi par Giuseppe Patota. cxlvi-72 p. 2003 [19]
24 €

FLAVIO BIONDO

Rome restaurée (*Roma instaurata*), t. I (livre I/*liber I*),
texte établi, traduit et commenté par Anne Raffarin-
Dupuis. clxxxi-196 p. 2005 [24] 40 €

GUILLAUME BUDÉ

— L'étude des Lettres. Principes pour sa juste et
bonne institution (*De studio literarum recte et commode
instituendo*), par Marie-Madeleine de la Garanderie.
182 p. 1988 [R]

— Le passage de l'hellénisme au christianisme (*De
transitu Hellenismi ad Christianismum*), par Marie-

Madeleine de la Garanderie et Daniel F. Penham.
lxxii-294 p. 1993 [R]

— Philologie (*De Philologia*), par Marie-Madeleine
de la Garanderie. xlii-368 p. [R]

— Épitomé du livre *De Asse*, texte établi et annoté par
Marie-Madeleine de la Garanderie et Luigi-Alberto
Sanchi, xviii-194 p. 2008 [30] **35 €**

DANTE ALIGHIERI

Le Banquet (*Il convivio*), par Ph. Guiberteau (traduc-
tion seule). 484 p. 1968 [épuisé]

MARSILE FICIN

— Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes
(*Theologia platonica de immortalitate animarum*), texte
établi et traduit par Raymond Marcel.

Tome I. Introduction, Livres I-VIII (*libri I-VIII*). 338
p. (dont p. 34-332 doubles). 1964 [épuisé]

Tome II. Livres IX-XIV (*libri IX-XIV*). 302 p. (dont
p. 8-296 doubles). 1964 [épuisé]

Tome III. Livres XV-XVIII (*libri XV-XVIII*) sui-
vis de : *Opuscula theologica (Argumentum in Platoniam
Theologiam ; Quinque Platonicae Sapientiae Claves ; De
Raptu Pauli ad Tertium Caelum ; Quid sit lumen)*. 396 p.
(dont p. 8-243 doubles). 1970 [épuisé]

— éd. en un volume, relié. 2007. **190 €**

— Commentaire sur *Le Banquet* de Platon
(*Commentarium in Convivium Platonis de amore*), texte
établi, traduit, présenté et annoté par Pierre Laurens,
cxxxvi-319 p. 2002 [14] **26 €**

NICOLAS DE CUSE

Les conjectures (*De coniecturis*), texte latin traduit,
introduit et annoté par Jean-Michel Counet, avec la
collaboration de Michel Lambert, clviii-336 p. 2011
[33] **39 €**

PIERRE MARTYR D'ANGHIERA

Décades du Nouveau Monde. La Décade Océane
(*Decades. I Oceana Decas*) [Les quatre voyages de
Christophe Colomb], texte établi, traduit et annoté
par Brigitte Gauvin, xcvi-374 p. 2003 [17] 35 €

PACIFICO MASSIMI

Hecatelegium II/Les cent nouvelles Elégies. Texte inédit
publié, traduit et commenté par Jacqueline Desjardins
Daude, lxxviii-428 p. 2008 [29] 39 €

GIROLAMO MERCURIALE

L'art de la gymnastique (*De arte gymnastica*), livre I,
texte établi et traduit par Jean-Michel Agasse, lxxvii-
286 p. 2006 [28] 37 €

ALBERTINO MUSSATO

Écérinide, Épîtres métriques sur la poésie, Songe
(*Ecerinis, Epistolae, Somnium*), par Jean-Frédéric
Chevalier, ccix-78 p. (dont p. 1-61 doubles), 2000
[10] 28,20 €

AGOSTINO NIFO

Du beau et de l'amour/*De Pulchro et Amore*. I. Le
livre du beau (*De pulchro liber*), texte établi, traduit
et annoté par Laurence Boulègue, ccxiv-198p. 2003
[20] 24 €

PÉTRARQUE

— Lettres familières (*Rerum familiarium libri*), texte
de l'édition V. Rossi-U. Bosco (1933-1942), intro-
duit et commenté par Ugo Dotti, traduit par André
Longpré,

- | | |
|--|------|
| t. I (Livres I-III), cxxx-489 p. (2002) [12] | 30 € |
| t. II (Livres IV-VII), 571 p. (2002) [13] | 28 € |
| t. III (Livres VIII-XI), 600 p. (2003) [18] | 30 € |
| t. IV (Livres XII-XV), 525 p. (2004) [22] | 37 € |
| t. V (Livres XVI-XIX), 569 p. (2005) [24] | 40 € |

— Lettres de la vieillesse (*Rerum Senilium libri*), édition critique Elvira Nota. Présentation, notices et notes de Ugo Dotti, traduction par divers.

t. I (Livres I-III), traduit par Frédérique Castelli, François Fabre et Antoine de Rosny, cxlii-452 p. (2002) [13] **30 €**

t. II (Livres IV-VII) traduit par Frédérique Castelli, François Fabre, Antoine de Rosny et Laure Schébat, 604 p. (2002) [16] **30 €**

t. III (Livres VIII-XI) traduit par Claude Laurens, 581 p. (2004) [21] **30 €**

t. IV (Livres XII-XV) traduit par Jean-Yves Boriaud, xii-644 p. (2006) [26] **49 €**

— L'Afrique (*Affrica*), t. I. Chants I-V, texte établi, traduit et commenté par Pierre Laurens, cxlviii-298 p. 2006 [27] **40 €**

— Chansonnier (*Rerum vulgarium fragmenta*), édition critique de Giuseppe Savoca. Introduction, traduction et commentaires de Gérard Genot, avec la collaboration de François Livi, 2 volumes sous coffret, xxix-912 p. (2007) [32] **89 €**

ANGE POLITIEN

Silves (*Silvae*), par Perrine Galand, 400 p. [épuisé]

LE POGGE

Les Ruines de Rome (*De varietate fortunae*, Livre I), par Jean-Yves Boriaud et Filippo Coarelli, lxxi-95 p. (1999) [9] **[R]**

IACOPO SANNAZARO

L'Arcadie (*Arcadia*), texte établi par Francesco Erspamer, traduit et commenté par Gérard Marino, avec une préface de Yves Bonnefoy, lxxxi-426 p. 2004 [23] **35 €**

TROIS TRAGÉDIES LATINES HUMANISTES (ANTONIO LOSCHI, *Achilles* ; LEONARDO DATI, *Hiensal* ; GREGORIO CORRER, *Progne*), texte établi, traduit et annoté par Jean-Frédéric Chevalier, xxxvi-404 p. (dont 60-97, 160-207, 254-288 doubles) 2010 [33] 55 €

À PARAÎTRE PROCHAINEMENT

AGOSTINO NIFO, De l'Amour/ *De Amore*, par Laurence Boulègue.

FRACASTOR (Jérôme), *Syphilis / De Syphilide*, texte établi par Concetta Pennuto, traduit et annoté par Jacqueline Vons, avec une introduction de Danièle Gourevitch.

FL. BIONDO, Rome restaurée / *Roma instaurata*, t. II (livre II), par Anne Raffarin-Dupuis.

PÉTRARQUE, Lettres de la vieillesse/ *Rerum Senilium libri*, t. V et dernier, livres XVI-XVIII par Ugo Dotti, Elvira Nota, Jean-Yves Boriaud et Pierre Laurens.

LÉON BATTISTA ALBERTI, *Momus*

COLLECTION
« BIBLIOTHÈQUE ITALIENNE »

sous le patronage de
L'ISTITUTO ITALIANO PER GLI STUDI FILOSOFICI

*Collection dirigée par
Yves Hersant et Nuccio Ordine*

L'ARÉTIN

— *Ragionamenti*, édition critique de Giovanni Aquilecchia ; traduction, introduction et notes de Paul Larivaille ; postface de Nuccio Ordine (en 2 vol.)

t. I, cx-212 p. (dont 1-194 doubles) [1998 ; 2^e tirage, 2008] [2] **37 €**

t. II, xvi-371 p. (dont 1-288 doubles) [1999 ; 2^e tirage, 2008] [4] **39 €**

— *Sur la poétique, l'art et les artistes* (Michel-Ange et Titien), texte des lettres établi par Paolo Procaccioli, introduction, traductions et notes de Paul Larivaille, lxxvi-95 p. (dont 1-65 doubles), 2003 [9] **22 €**

— *La Comédie courtesane/La Cortigiana*, par Paul Larivaille, xc-166 (dont 1-133 doubles), 2004 [14] **40 €**

L'ARISTOTE, *Roland Furieux*, par André Rochon (en 4 vol.).

t. I, chants I-X, lxxxiv-240 p. (dont 1-218 doubles)
[1998 ; 2^e tirage, 2008] [1] 45 €

t. II, chants XI-XXI, vii-344 p. (dont 1-313 doubles)
[1999 ; 2^e tirage, 2008] [3] 45 €

t. III, chants XXII-XXXIV, viii-402 p. (dont 1-363
doubles) [2000 ; 2^e tirage, 2008] [5] 45 €

t. IV, chants, XXXV-XLVI et index, viii-403 p.
(dont 1-331 doubles) [2001 ; 2^e tirage, 2008] [8]
45 €

MATTEO BANDELLO, *Novelle / Nouvelles*, sous la direc-
tion de Adelin Charles Fiorato, texte italien de Delmo
Maestri.

t. I, *Novelle*, 1^{re} partie, I-XXVI, traductions par Danielle
Aron, Adelin Charles Fiorato, Alain et Michelle Godard,
Marie-José Leroy, lxi-402 p. (dont 1-343 doubles) 2008
[24] 45 €

t. II, *Novelle*, 1^{re} partie XXVII-LIX, 2^e partie, I-V, tra-
ductions par Danielle Aron, Ismène Cotensin-Gourrier,
Sophie Fermigier, Adelin Charles Fiorato, Alain et
Michelle Godard, 842 p. 2009 [26] 45 €

PIETRO BEMBO, *Gli Asolani / Les Azolains*, texte et notes
par Carlo Dionisotti, traduction et présentation de
Marie-Françoise Piéjus, préface de Mario Pozzi,
lxxxvii-222 p. (dont 1-179 doubles) 2006 [18]
41 €

BOCCACE, *Corbaccio / Corbeau de malheur*, texte italien
établi par Giorgio Padoan, traduction de Pauline
Pionchon, préface de Guido Baldassarri, lxxv-132 p.
(dont 1-94 doubles) 2010 [28] 35 €

VINCENZO CUOCO, *Essai historique sur la révolution
de Naples*, présentation par Michel Vovelle ;
introduction, traduction et notes d'Alain Pons,
lxxxiii-330 p. (dont 1-283 doubles) 2004 [11]
37 €

TEOFILO FOLENGO, *Baldus*, texte établi par Mario Chiesa, traduction de Gérard Genot et Paul Larivaille, introduction et notes de Mario Chiesa,

t. I (livres I-V), ccv-179 p. (dont 1-94 doubles) 2004 [12] **39 €**

t. II (livres VI-XV), viii-444 p. (dont 1-192 doubles) 2006 [19] **43 €**

t. III (livres XVI-XXV), avec une postface de Laura Kreyder et un dossier iconographique de M. Chiesa, viii-492 p. (dont 1-179 doubles) 2007 [21] **43 €**

GIACOMO LEOPARDI, *Discours sur l'état actuel des mœurs des Italiens*, édition critique et notes de Marco Dondero, introduction de Novella Bellucci, traduction de Yves Hersant, cxiii-127 p. (p. 1-47 doubles) 2003 [10] **22 €**

MACHIAVEL

— *Il Principe / Le Prince*, nouvelle édition critique du texte par Mario Martelli, introduction, traduction et notes de Paul Larivaille et Jean-Jacques Marchand suivi de : AGOSTINO NIFO, *L'Art de régner*, transcription du texte de l'édition princeps par Simona Mercuri, introduction, traduction et notes de Paul Larivaille, cxviii-382 p. (dont 1-85 et 220-312 doubles) 2008 [22] **35 €**

— *Mandragola / La Mandragore*, texte établi par Pasquale Stoppelli, introduction, traduction et notes de Paul Larivaille, suivi d'un essai de Nuccio Ordine, clii-190 p. (dont 1-60 doubles) 2008 [23] **37 €**

LAURENT DE MÉDICIS (dit LORENZACCIO), *L'Aridosia*, par Marina Marietti, l-119 p. (dont 1-110 doubles) 2005 [16] **30 €**

MICHEL-ANGE

— *Rime / Poésies*, par Adelin Charles Fiorato, cvi-248 p. (dont 1-166 doubles) [2004 ; 2^e tirage 2011] [13] **45 €**

- *Correspondance / Carteggio*, texte critique de Giovanni Pioggi, Paola Barocchi et Renzo Ristori, présentation, traduction et notes de Adelin Charles Fiorato et Corinne Lucas Fiorato, 2 vols sous coffret, cxxv-262 p. (dont 1-203 doubles) et vii-276 p. (dont 1-218 doubles) 2010 [29-30] 75 €
- ENEA SILVIO PICCOLOMINI, *Histoire des deux amants*, traduction, introduction et notes de Isabelle Hersant, note philologique de Alain Ph. Segonds, lvii-91 p. (dont p. 1-66 doubles) 2001 [7] [R]
- LE POGGE, *Facetiae / Facéties*, texte établi par Stefano Pittaluga, introduction et traduction par Étienne Wolff, notes par Stefano Pittaluga, xcv-224 p. (dont 1-162 doubles) 2005 [15] 40 €
- POLITIEN, *Les Stances/Stanze* et *L'Orphée/ Fabula di Orfeo*, texte et notes par Francesco Bausi, introduction et traduction d'Émilie Sérís, lxx-136 p. (dont 1-77 doubles) 2005 [17] 35 €
- SPERONE SPERONI, *Dialogo delle lingue / Dialogue des langues*, édition critique, introduction et notes de Mario Pozzi, traduction de Gérard Genot et Paul Larivaille, lxxxviii-67 p. (dont 1-45 doubles) [2001 ; réimpression 2009] [6] 29 €
- LE TASSE, *Jérusalem délivrée / Gerusalemme liberata*, texte établi par Lanfranco Caretti, introduction, traduction et notes de Gérard Genot, 2 vol. sous coffret, t. I (chants I-IX), cxlix-318 p. (dont 1-222 doubles) ; t. II (chants X-XX), viii-410 p. (dont 1-266 doubles) 2008 [25] 115 €
- GIORGIO VASARI, *Les entretiens du Palazzo Vecchio*, introduction, traduction et notes de Roland Le Mollé, texte établi par Davide Canfora, cxxxvi-308 p. (dont 1-237 doubles) 2007 [20] 45 €

GIAMBATTISTA VICO, *La Méthode des études de notre temps*,
texte établi par Andrea Battistini, introduction, tra-
duction et notes par Alain Pons, cxxxvii-86 p. (dont
1-82 doubles) 2010 [27] 37 €

À PARAÎTRE PROCHAINEMENT

MATTEO BANDELLO, *Nouvelles, t. III*

BOCCACE, *Le Ninfale Fiesolano*.

MACHIAVEL, *Le Maréchal* par Paul Larivaille.

COLLECTION
« GIORDANO BRUNO »

Opere complete / Œuvres complètes

Cette édition est publiée sous le patronage de
L'ISTITUTO ITALIANO PER GLI STUDI FILOSOFICI
CENTRO INTERNAZIONALE DI STUDI BRUNIANI

sous la direction de
Yves Hersant et Nuccio Ordine

ŒUVRES ITALIENNES

Édition critique établie par Giovanni Aquilecchia.

Chandelier / Candelaio. Texte traduit par Yves Hersant.
Introduction et notes par Giorgio Bárberi Squarotti.
Introduction philologique générale par Giovanni
Aquilecchia. cxxxviii-436 p. 1993 [nouvelle édition
revue et corrigée, 2003] **45 €**

Le souper des Cendres / La Cena de le Ceneri. Texte traduit
par Yves Hersant. Introduction par Adi Ophir. Notes
par Giovanni Aquilecchia. lxxxiv-396 p. 1994 [nou-
velle édition sous presse avec une préface inédite de
Miguel Angela Granada]

De la cause, du principe et de l'un / De causa, principio et uno. Texte traduit par Luc Hersant. Introduction par Michele Ciliberto. Notes par Giovanni Aquilecchia. lx-384 p. 1996 [nouvelle édition sous presse]

De l'infini, de l'univers et des mondes / De l'infinito, universo e mondi. Texte traduit par Jean-Pierre Cavaillé. Introduction par Miguel Angel Granada. Notes par Jean Seidengart. c-466 p. 1995 [édition revue et corrigée par Zaïra Sorrenti, 2006] **49 €**

Expulsion de la bête triomphante / Spaccio della bestia trionfante. Texte traduit par Jean Balsamo. Introduction par Nuccio Ordine. Notes par Maria Pia Ellero. 2 vol. ccxxxviii-612 p. (avec une carte dépliante) 1999.

Cabale du cheval Pégaséen / Cabala del cavallo Pegaseo. Texte traduit par Tristan Dagron. Introduction et notes par Nicola Badaloni. lxx-204 p. 1994. [nouvelle éd. en préparation].

Des fureurs héroïques / De gli Eroici Furori. Texte traduit par Paul-Henri Michel (revu par Yves Hersant). Introduction et notes par Miguel Angel Granada. clx-651 p. 1999 [nouvelle éd. revue et corrigée par Zaïra Sorrenti, 2008] **47 €**

DOCUMENTS

I. *Le procès de Giordano Bruno.* Introduction et texte par Luigi Firpo. Traduction et notes par Alain-Philippe Segonds. ccxviii-686 p. (1999) [en réimpression]

II. Maria Cristina Figorilli, *Per una bibliografia di Giordano Bruno (1800-1999)*, lxxx-270 p. (2003). **25 €**

III. Giovanni Aquilecchia, *Giordano Bruno*, traduit de l'italien par Walter Aygaud, x-116 p. [2^e éd., 2007] **17 €**

- IV. Nuccio Ordine, *Trois couronnes pour un roi. La devise de Henri III et ses mystères*, traduit de l'italien par Luc Hersant, [sous presse]

À PARAÎTRE PROCHAINEMENT

ŒUVRES LATINES

Sous la direction de André Rossius

De vinculis / Des liens. Texte établi par André Rossius.
Traduit par Étienne Wolff avec une introduction de
Tristan Dagron.

COLLECTION
« MIROIR DES HUMANISTES »

*Collection publiée sous la direction de
Jean-Christophe Saladin*

- ULRICH VON HUTTEN, *Lettres des hommes obscurs*, traduites et présentées par Jean-Christophe Saladin, 768 p. (2004) [1] 45 €
- LOUIS VALCKE, *Pic de la Mirandole. Un itinéraire philosophique*, 492 p. (2005) [2] 30 €
- PIERRE CARON, *Noël Béda*, précédé de “Le diabolique docteur et les saints érudits”, présenté par Arnaud Laimé, 268 p. (2005) [3] 25 €
- FRIEDRICH DEDEKIND, *Grobianus*, Petit cours de muflerie appliquée pour goujats débutants ou confirmés, texte établi, traduit et présenté par Tristan Vigliano, 238 p. (2006) [4] 23 €
- TABARIN, *Tabarin philosophe, Le recueil général*, présenté et annoté par Charlotte Farcet, 270 p. (2007) [5] 35 €
- THÉRÈSE REDIER, MARIE-JOSÈPHE BEAUD-GAMBIER, *Portraits singuliers, Hommes et femmes de savoirs dans l'Europe de la Renaissance, 1400-1650*, 378 p. (2007) [6] 35 €

JOHN SKELTON, *Vas-y, perroquet, cause !* Suivi de *Clout le plouc* et *Faites un tour à la cour*, trilogie satirique traduite de l'anglais en vers par Pierre Troullier, 248 p. (2008) [7] 23 €

WILFRIED STROH, *Le latin est mort, vive le latin ! Petite histoire d'une grande langue*, traduit de l'allemand et du latin par Sylvain Bluntz, 302 p. (2008) [8] 25 €

— *La puissance du discours. Une petite histoire de la Rhétorique dans la Grèce antique et à Rome*, traduit de l'allemand par Sylvain Bluntz, 514 p. (2010) [11] 27 €

ÉRASME, *Jules, privé de paradis ! Petit traité de machiavélisme, dialogue joyeux, élégant et érudit entre le pape Jules II et saint Pierre*, traduit du latin et présenté par Sylvain Bluntz, 152 p. (2009) [9] 23 €

TRISTAN VIGLIANO, *Humanisme et juste milieu au siècle de Rabelais. Essai de critique illusoire*, 740 p. (2009) [11] 45 €

À PARAÎTRE PROCHAINEMENT

ÉRASME, *Les Adages/Adagia*, édition complète latin-français en cinq volumes sous la direction de Jean-Christophe Saladin [12]

COLLECTION
« SCIENCE ET HUMANISME »

Sous le patronage de
L'ASSOCIATION G. BUDÉ

*Collection dirigée par
I. Pantin et A.-Ph. Segonds*

GEORG AGRICOLA, *Le Bermannus (Le Mineur). Un dialogue sur les mines*. Texte établi et traduit par Robert Halleux et Albert Yans, 185 p. (1990) [2]
[épuisé]

AVICENNE, *Livre de science. I. Logique. II. Science naturelle, mathématiques*, trad. fr. par Mohammad Achena et Henri Massé, un vol., 280 + 260 p., 2007 [7]
55 €

TOMMASO CAMPANELLA, *Apologia pro Galileo / Apologie de Galilée*. Texte, traduction et notes de Pierre Michel Lerner, clxxviii-336 p. (2001) [6] [R]

GALILEO GALILEI, *Sidereus Nuncius / Le Messager céleste*, texte établi, traduit et commenté par Isabelle Pantin, civ-115 p. (dont p. 1-48 doubles) (1992) [4] [R]

JOHANN KEPLER

- *Dissertatio cum Nuncio Sidereo* / Discussion avec le Messager céleste. *Narratio de observatis Jovis Satellibus* / Rapport sur l'observation des satellites de Jupiter, texte établi, traduit et annoté par Isabelle Pantin, cxxvii-196 p. (dont 1-44 doubles), 1993 [5] [R]
 — *Le secret du monde*, traduction et notes par A.-Ph. Segonds, lviii-390 p. 1984 [1]. [nouvelle édition en préparation] [épuisé]

ISAAC NEWTON, De la gravitation ou les fondements de la mécanique classique, traduction par Marie-Françoise Biarnais, 192 p. (1985) [3] [épuisé]

ANDRÉ VÉSALE, *Suorum de humani corporis fabrica librorum Epitome* / Résumé de ses livres sur la fabrique du corps humain, texte établi, traduit et commenté par Jacqueline Vons et Stéphane Velut, cxxii-283 p. (suivi d'un cahier d'illustrations), 2008 [8] 79 €

NICHOLAS JARDINE ET ALAIN-PHILIPPE SEGONDS, *La guerre des astronomes . La querelle au sujet de l'origine du système géo-héliocentrique à la fin du XVI^e s.*

— Vol. I. Introduction. xxiv-221 p. (2008) [9] 40 €

— Vol. II. 1/2 Le *Contra Ursum* de J. Kepler. Introduction et textes préparatoires. Edition critique, traduction et notes, xx-632 p. [10] 85 €

EN PRÉPARATION

NICHOLAS JARDINE ET ALAIN-PHILIPPE SEGONDS, *La guerre des astronomes . La querelle au sujet de l'origine du système géo-héliocentrique à la fin du XVI^e s.*

— Vol. III. Edition du *De astronomicis hypothesibus* et du *Fundamentum astronomicum* de N. Raymar Ursus, avec traduction française et commentaire.

Pétrarque, *Rerum uulgarium fragmenta*,
Sonnets I, CIV et CCXXIII

Entre les trois cent soixante-six pièces, fragments idéaux d'une année spirituelle (bissextile) qui composent le Canzoniere, nous retenons, outre le sonnet liminaire, I, le sonnet CIV, sublime affirmation de la puissance de la poésie, et le sonnet CCXXIII.

I

Vous écoutez en rimes éparses le son
De ces soupirs dont j'ai nourri mon cœur
En ma première et juvénile erreur,
Quand j'étais en partie autre homme que ne suis,

Pour le style variable où je pleure et devise
Entre les vains espoirs et la vaine douleur,
Près de qui entendît par épreuve l'amour
J'espère de trouver pitié voire pardon.

Mais je vois maintenant comment du peuple entier
Je fus grand temps la fable, en sorte que souvent
De moi-même à part moi je sens vergogne.

Et d'avoir divagué la vergogne est le fruit,
Et repentir, et connaissance claire
Que ce qui plaît au monde est, sans durée, un songe.

CIV

La vertu espérée, qui en vous fleurissait
Quand amour commença de vous livrer bataille,
Porte aujourd'hui son fruit, qui cette fleur égale,
Et fait mon espérance aborder au rivage.

Aussi le cœur me dit que sur chartes j'écrive
Chose qui pût de votre nom le prix hausser,
Car en nulle matière aussi ferme on ne sculpte
Pour transformer en marbre personne vivante.

Croyez-vous que César, ou Marcellus
Ou Paul ou l'Africain eussent été pareils
Par l'enclume jamais, ou le marteau ?

Ami Pandolphe, ces ouvrages sont chétifs
Au long du temps, mais notre étude est celle
Qui rend par le renom les hommes immortels.

CCXXIII

Quand le soleil baigne en la mer son char doré,
Que notre ciel et mon esprit il embrunit,
Au ciel et à la lune et aux étoiles,
D'une angoisseuse et dure nuit je paie les arrhes.

Ensuite, à telle, hélas, qui n'écoute je narre
Tous mes travaux, l'un après l'autre.
Et avecque le monde et ma fortune aveugle,
Avec amour, Madame et moi-même lamente.

Le sommeil est au ban, et de repos point trace,
Mais plaintes et soupirs jusques à l'aube,
Et les larmes que l'âme aux yeux dépêche.

Puis l'aurore venue l'aure obscure blanchit,
Non moi. Mais lui qui brûle et réjouit mon cœur,
Ce soleil seul peut adoucir mon deuil.

Pétrarque, *L'Africa*, Livre V.
L'apparition de Sophonisbe

Au début du livre V, au cœur du poème, la rencontre de Masinissa avec Sophonisbe inaugure la partie « pathétique » et tragique de l'épopée. L'amoureuse miniature pétrarquesque avec sa redondance calligraphique postule la technique médiévale de la descriptio personæ, mais raffinée par la culture classique de Pétrarque : tel un chapitre-programme sur le thème du decor femineus, où le poète de Laure cueillera ensuite des variations plus tendres et plus libres, non plus sur la trame du discours épico-élégiaque, mais sur celui, plus fragmentaire, de la mémoire lyrique.

Le vainqueur généreux, dans les murs de Cirtha en
[alarmes

Fait son entrée : joyeux il revoit ses Pénates
Et les toits ancestraux, le berceau de sa race.
Ayant laissé aux portes un cordon de guerriers
Il court impatiemment jusqu'à la citadelle :
Tel un loup affamé qui trouve un riche enclos
Et l'investit, mais poste à l'entrée un complice
De rapine et d'épreuve, pour pouvoir débusquer
Sans risque et dévorer les proies blotties dans l'ombre.
Parvenus à l'heureux palais du triste prince
Où du vaincu se tient l'épouse peu loyale,
Ils la voient sur le seuil, émue par le désastre,
Accueillir le vainqueur, prête à saisir la chance

Qu'offrirait le destin d'adoucir son malheur.
Les lambris alentour étincelaient du feu
Des gemmes et de l'or : car nul roi n'avait été plus riche
Du temps de son bonheur, ni plus nu maintenant
(À quoi donc se fier ?). Mais la royale épouse
Par son rayonnement ces splendeurs effaçait.
Son visage égalait les astres en beauté :
Pour un juge impartial, avec Phébus lui-même
Il eût rivalisé. D'une blancheur neigeuse,
Son front haut eût séduit Jupiter, et sa sœur
S'en fût plus alarmée que d'une autre amoureuse
De son volage époux. Plus radieux que l'or,
Capables d'offusquer du clair soleil les traits,
Ses cheveux ondoyaient à la brise légère
Sur la nuque de lait au profil droit et doux,
Flottaient dessus l'épaule, épandus à cette heure,
Naguère agrafés d'or, en amoureuse joute,
Et noués sagement : alliance suave
De blanc mêlé de blond, un mixte coloré
Plus beau que vases d'or remplis de lait caillé,
Que neige sur les monts aux soleils exposée.
Que dire de ses yeux, sous le front bien placés,
Rendant les dieux jaloux de leur force divine,
De leur splendeur qui meut les cœurs à volonté
Et au premier regard vous fait déraisonner,
Pétrifiant les cœurs comme jadis Méduse
Et de l'Afrique ainsi redoublant les merveilles.
Ils brillaient doucement, par leurs larmes mouillés,
Plus doux que d'habitude : tel un couple d'étoiles
Scintillant côte à côte après la pluie nocturne
Au firmament mouillé. Sur chacun s'infléchit
L'ornement délicat d'un arc aérien.
De blancs lys, mariés à des fleurs purpurines,
Voilà ses tendres joues. Sous un abri de roses
L'ivoire resplendit en merveilleuse file.

Son sein nu et renflé palpitant doucement
Exhale des soupirs qui jadis égarèrent
Sans retour un trop fragile époux. De ses bras
Jupiter eût aimé l'étreinte éterniser.
Aux mains longues et fines et aux doigts fuselés
En gracieuse série, l'ongle d'ivoire brille.
Les hanches arrondies et les jambes sont belles
Jusques au bout des pieds, qui ne se meuvent pas
D'une allure mortelle : ils effleurent le sol
Si délicatement qu'on n'en voit point la trace,
Tel un chemin en l'air. Ainsi, dans la nuée
Coruscante, Vénus s'adressait au Tonnant
Pour son fils naufragé, son filleul expirant,
Suppliant son doux père, quand Troie tremblait sur
[l'onde,

Que Rome chancelait d'un fracas souterrain.
Telle est donc la beauté, rivale des déesses,
Qui s'avance vers lui. Non moindre est sa parure :
Un vêtement de pourpre illuminé de pierres
Enserre le beau corps de la reine endeuillée
Et même la douleur sied bien aux affligées :
Coquette, en d'heureux temps, elle aurait su moins
[plaire.

Lui, sur le champ blessé, sent le feu parcourir
Ses moelles, comme glace au soleil de l'été,
Comme cire approchée d'une flamme brûlante,
Il la voit et se fond, captif de sa captive :
La vaincue a dompté son superbe vainqueur.
Que ne brise l'amour ? et quel torrent l'égale
En force ? Elle s'avance enfin à pas tremblants,
Tombe aux genoux du chef, que désignent son air,
Ses armes, et la faveur et les cris de la troupe.
S'emparant de sa main, elle parle humblement :
« Si sans crime je puis toucher, captive et veuve,
Ta main victorieuse, au nom de tous les dieux

Prends mon sort en pitié : je demande bien peu.
Use donc de ton droit et dispose de moi
Par une mort cruelle ou la dure prison.
Mourir me rend la vie, puisqu'à haïr le jour
Les destins envieux de mon sort m'ont conduite.
Mais ordonne à ton gré : choisis une mort digne,
M'épargnant seulement de connaître vivante
Un pénible esclavage. Peut-être as-tu des sœurs
Que mon sort malheureux ramène sous tes yeux,
Ô monarque invincible. Car tu vois que nous eûmes
Un sort au leur pareil ; mais le deuil suit les joies.
Ce n'est pas que je veuille être mauvais prophète :
Puisses-tu jusqu'au bout jouir d'un heureux règne,
Le transmettre à tes fils, sans qu'un de tes neveux
Contre les tiens conspire ; c'est assez que j'aie eu
Si triste fin de règne et contraire aux débuts.
Que lassée de mes maux la fortune se montre
À d'autres plus clément. Mais tu sais quelle haine
M'ont voué les Romains, qui font de moi seule la cause
Et l'enjeu de la guerre et n'ont pas vraiment tort :
Sauve-moi de l'opprobre, ôte-moi de leurs griffes,
Prince chéri du sort, prince qui force les cœurs,
En élisant toi-même le choix de mon supplice ».
De larmes en parlant elle baignait la terre,
Imprimait des baisers sur ses pieds chaussés d'or.
Le jeune homme, oubliant les armes, abdiquant
Sa martiale ardeur, navré par la douceur d'une beauté
[si rare,
Sentait son cœur brûler d'une flamme inconnue...

Pétrarque, *Lettres familières*, IV, 1.
« L'ascension du mont Ventoux ».

Dans cette lettre célèbre, voyageur conduit d'abord par « le seul désir de voir un lieu réputé pour sa hauteur », Pétrarque s'engage en compagnie de son frère sur les pentes du Mont Ventoux, mais bientôt l'aventure agreste se mue en expérience spirituelle et, avec la rencontre d'Augustin, l'ascension en ascèse.

À Dionigi di Borgo San Sepolcro, de l'Ordre de Saint-Augustin, professeur d'Écriture sainte, au sujet de ses propres soucis.

[1]. Poussé seulement du désir de visiter un lieu renommé pour son altitude, j'ai fait aujourd'hui, l'ascension de la plus haute montagne de la région, que l'on appelle avec raison le Mont Ventoux. C'était une excursion à laquelle je pensais depuis de nombreuses années, car, comme tu le sais, j'ai habité depuis mon enfance en ces lieux, de par les vicissitudes imposées par le destin. J'ai presque toujours devant les yeux cette montagne, que l'on peut apercevoir de loin à la ronde. [2]. Me prit enfin le désir de faire ce à quoi je pensais chaque jour, surtout après avoir relu la veille dans l'*Histoire Romaine* de Tite-Live un passage sur lequel je tombai par hasard, où il est dit que le roi de Macédoine, Philippe, celui qui fit la guerre au peuple Romain, escalada l'Hémus, une

montagne de Thessalie, du sommet de laquelle il croyait, conformément à la rumeur, qu'il pourrait apercevoir deux mers, l'Adriatique et le Pont-Euxin ; à tort ou à raison, je ne saurais le dire, car cette montagne est bien éloignée de notre coin de terre et les divergences d'opinion entre les auteurs rendent la chose douteuse. Pour ne pas tous les passer en revue, sache que le géographe Pomponius Méla rapporte sans hésiter que c'est la vérité ; Tite-Live pense que c'est une fausse rumeur ; quant à moi, si je pouvais tenter aussi facilement l'ascension de cette montagne que de celle-ci, il y a longtemps que j'aurais tranché la question. [3]. Cependant, pour mettre de côté cette montagne et en venir à celle qui nous intéresse, m'a semblé excusable chez un jeune particulier ce qu'on ne reproche pas à un vieux roi. Mais lorsque je pensais au choix d'un compagnon, c'est étonnant à dire, mais presque personne de mes amis ne me semblait convenir parfaitement : tant est rare, même entre personnes qui se chérissent, la parfaite identité de volonté et de manières. [4]. Celui-ci me semblait trop indolent, celui-là trop entreprenant ; l'un trop lent, l'autre trop rapide ; celui-ci trop triste, cet autre trop joyeux ; enfin l'un trop étourdi, l'autre trop prévoyant à mon goût ; je craignais le silence de celui-ci, la volubilité de celui-là, la pesanteur et l'embonpoint de l'un, la maigreur et la faiblesse de l'autre ; de l'un me détournait la froide indifférence, de l'autre la bouillante activité. Tous ces travers, même pénibles, s'endurent à la maison — car l'affection endure tout et l'amitié ne refuse aucun fardeau —, mais ils deviennent plus pénibles en voyage. [5]. C'est pourquoi mon esprit exigeant et avide d'honnête plaisir, regardait autour de lui, pesait tout sans porter offense à l'amitié, et réprouvait en silence tout ce qu'il prévoyait gêner son projet d'excursion. Qu'en penses-tu ? Je me tourne enfin vers l'aide que je pouvais recevoir à la maison, et fais part de la

situation à mon frère unique, mon cadet, que tu connais fort bien. Il ne pouvait rien entendre de plus agréable, tout charmé qu'il était de me tenir lieu d'ami en même temps que de frère.

[6]. Au jour dit, nous quittâmes la maison et atteignîmes Malaucène en soirée. C'est un endroit situé au pied de la montagne, du côté nord. Nous y étant arrêtés une journée, c'est aujourd'hui enfin qu'avec chacun un serviteur nous avons commencé, non sans d'énormes difficultés, l'ascension de la montagne : c'est en effet une masse rocheuse très escarpée et presque inaccessible. Mais, comme l'a dit si bien le poète :

Un travail acharné vient à bout de tout.

La longueur du jour, la douceur de l'air, notre détermination, la vigueur et la souplesse de nos corps et d'autres conditions du même genre, favorisaient notre marche. Seule la nature du lieu nous faisait obstacle. [7]. Nous rencontrâmes dans une petite vallée de la montagne un berger avancé en âge, qui s'efforça avec force paroles de nous détourner de notre escalade, nous disant que, cinquante ans auparavant, pris de la même ardeur juvénile, il était monté jusqu'au sommet, et n'en avait rapporté que regret et fatigue, le corps et les vêtements déchirés par les rochers et les ronces, et que jamais, soit avant soit après, il n'avait entendu dire que d'autres eussent osé une semblable aventure. [8]. Pendant qu'il s'époumonait, en nous — car les jeunes gens restent insensibles à tout conseil — la dissuasion du vieillard intensifiait le désir. C'est pourquoi lorsqu'il s'aperçut que ses efforts ne servaient à rien, il s'avança un peu entre les rochers et nous montra du doigt un sentier escarpé, tout en nous adressant de nombreux conseils et nous les répétant quand déjà nous étions loin de lui. Après lui avoir laissé vêtements et autres objets qui auraient pu nous embarrasser, nous ne pensons plus qu'à l'escalade et continuons

tout gaillards notre montée. [9]. Mais, comme c'est presque toujours le cas, à l'effort énorme que nous avons fourni succéda rapidement la fatigue. Nous nous arrê tâmes sur un rocher non loin de là. Puis après nous être remis en marche, nous avançons, mais plus lentement : moi surtout je suivais le sentier de montagne d'un pas plus mesuré, tandis que mon frère, empruntant un raccourci qui suivait la crête, montait toujours plus haut ; moi, qui avais moins d'énergie, je suivais les déclivités, et, à mon frère qui m'appelait et me montrait la route la plus directe, je répondais que j'espérais trouver de l'autre côté un accès plus facile et que je ne redoutais pas de faire un plus long parcours pour avancer de façon plus régulière. [10]. C'est de cette excuse que je couvrais ma paresse, et tandis que mes autres compagnons étaient déjà rendus bien haut, j'errais dans les vallées ; nulle part ailleurs ne se présentait un accès plus facile, mais la route devenait plus longue et mon travail inutile me fatiguait. Cependant, tout à fait ennuyé et regrettant les détours où je m'embarrais, je me décidai à me diriger directement vers le sommet et, lorsque, épuisé et à bout de souffle, j'eus rejoint mon frère qui m'attendait et avait refait ses forces en s'étendant un long moment, nous avançâmes quelque temps du même pas. [11]. À peine avions-nous laissé cette colline, qu'oubliant les détours que je venais de faire, je recommence à parcourir les endroits les moins escarpés et, en arpentant les vallées à la recherche de chemins plus longs mais plus faciles, je retombe dans de graves ennuis. Je cherchais à différer la fatigue de l'escalade, mais la nature ne le cède pas à l'ingéniosité humaine, et il ne peut arriver qu'un corps atteigne les hauteurs en descendant. Bref, non sans provoquer les rires de mon frère, voilà ce qui, à mon grand dépit, m'est arrivé trois fois et même davantage en l'espace de quelques heures. [12]. C'est ainsi que plein de déception je m'assis dans

une vallée. Et là, l'agilité de la pensée me faisant passer des choses matérielles aux spirituelles, je me tenais à moi-même les propos suivants ou d'autres de la sorte : « Ce dont tu as fait tant de fois l'expérience aujourd'hui en escaladant cette montagne, sache que cela arrive à toi et à beaucoup de gens dans leur montée vers la vie bienheureuse ; mais la raison pour laquelle les hommes ne s'en aperçoivent pas aussi facilement, c'est que les mouvements du corps sont visibles, ceux de l'âme invisibles et cachés. [13]. La vie, que nous appelons bienheureuse, est située dans un lieu élevé, et le chemin qui y conduit est étroit, comme on dit. Beaucoup de collines y pointent çà et là, et il nous faut marcher d'un noble pas de vertu en vertu ; au sommet se trouve la fin de tout et le terme de la route, but de notre voyage. Tous nous voulons y parvenir, mais, comme le dit Ovide :

*Vouloir est peu ; il faut, pour arriver au but, que tu le
[désires.*

[14]. Toi sans aucun doute — si à ce sujet tu ne t'abuses pas comme en bien d'autres —, non seulement tu le veux mais tu le désires même fortement. Qu'est-ce donc qui te retient ? Rien d'autre évidemment, sinon le chemin qui emprunte les plaisirs terrestres et bas, chemin plus facile et, à première vue, plus rapide. Cependant, lorsque tu auras beaucoup erré çà et là, il te faudra ou monter vers le sommet de la vie bienheureuse elle-même sous le poids d'un labeur que tu auras différé malencontreusement, ou tomber à cause de ton indolence dans les vallées de tes péchés ; et si — Dieu me préserve de ce présage ! — les ténèbres et l'ombre de la mort t'y trouvent, il te faudra passer une nuit éternelle dans les tourments continuels. » [15]. Chose à peine croyable, ces pensées stimulèrent mon esprit et mon corps à accomplir le reste du chemin. Ah ! puissé-je faire avec mon âme ce voyage auquel j'aspire nuit et jour, tout comme j'ai fait avec mes pieds le voyage

d'aujourd'hui, après avoir enfin triomphé des difficultés ! Et je ne sais si le voyage que peut faire en seul coup d'œil sans changer de lieu l'âme agile et immortelle, doit être beaucoup plus facile que celui qui doit être accompli dans une longue période de temps par le corps mortel, périssable et qui ploie sous le lourd fardeau de ses membres.

[16]. Il y a un sommet plus haut que tous les autres, que les montagnards appellent « Le Fils » ; pourquoi, je l'ignore ; sauf que je pense qu'on l'appelle ainsi par antiphrase, comme on le fait parfois : il me semble en effet le père de toutes les montagnes du voisinage. Sur son sommet il y a une petite surface plane, c'est là qu'enfin nous nous assimes épuisés de fatigue. Et puisque tu as entendu les pensées qui me montaient à l'esprit pendant mon ascension, écoutes-en d'autres, cher père, et consacre une seule heure à lire mon aventure d'un seul jour. [17]. Frappé par la légèreté inhabituelle de l'air et par l'étendue du spectacle, je demeurai d'abord comme interdit. Je regarde autour de moi : j'avais les nuages à mes pieds. C'est maintenant que me semble moins incroyable ce que j'avais lu et entendu dire de l'Athos et de l'Olympe, quand je le vois sur une montagne de moindre renommée. [18]. Je porte ensuite mon regard vers l'Italie, où penche davantage mon cœur. Les Alpes elles-mêmes, toutes gelées et couvertes de neige, que le cruel ennemi du nom romain a autrefois traversées en brisant les rochers avec du vinaigre, si nous devons en croire la tradition, me semblèrent près de moi, bien qu'elles soient à une grande distance d'ici. Je soupirai, je l'avoue, après le ciel d'Italie plus visible à mon esprit qu'à mes yeux, et s'empara de moi le désir brûlant de revoir mon ami et ma patrie, tout en me reprochant dans un cas comme dans l'autre une faiblesse indigne encore d'un homme ; toutefois dans les deux cas, je ne manquais

pas d'excuses que me fournissaient des témoins autorisés. [19]. De nouvelles pensées s'emparèrent de mon esprit, et, des lieux, il se transporta dans le temps. Je me disais en effet à moi-même : « Il y a dix ans aujourd'hui que tu as quitté Bologne après avoir abandonné tes études de jeunesse. Ô Dieu immortel, ô Sagesse immuable, que de nombreux et importants changements sont survenus en toi pendant ce temps ! Je saute une foule de détails, car je n'ai pas encore atteint le port, pour pouvoir me souvenir en toute tranquillité des tempêtes passées. [20]. Viendra peut-être un temps, où je pourrai repasser toutes mes actions dans l'ordre où elles se sont accomplies, après avoir dit ces paroles de ton cher Augustin : « Je veux reporter ma pensée vers mes turpitudes de jadis, vers les charnelles corruptions de mon âme. Non que je les aime, mais afin de vous aimer, mon Dieu ». [21]. Il y a encore en moi beaucoup d'incertitude et j'en suis tourmenté. Ce que j'avais coutume d'aimer, je ne l'aime plus. Je mens : je l'aime, mais avec moins d'ardeur. Voici que je mens encore : je l'aime, mais avec plus de retenue, avec plus de tristesse. J'ai enfin dit la vérité. C'est ainsi, j'aime, mais ce que j'aimerais ne pas aimer, ce que je désirerais détester ; j'aime cependant, mais malgré moi, mais de force, mais dans la tristesse et dans les larmes. Et en moi, malheureux que je suis, je fais l'expérience de ce vers fameux :

Je haïrai, si je le puis ; sinon, j'aimerai malgré moi.

[22]. Trois ans ne sont pas encore passés, depuis que cette volonté perverse et mauvaise, qui me possédait totalement et régnait totalement dans l'intimité de mon cœur, en a rencontré une autre qui lui est rebelle et lui résiste ; entre elles depuis un bon moment, et même maintenant, a lieu dans l'arène de mes pensées une lutte pénible et à l'issue incertaine, pour la maîtrise des deux hommes qui sont en moi. » C'est ainsi que je méditais

sur ces dix ans passés. [23]. Puis portant mes pensées vers l'avenir, je me demandais à moi-même : « S'il t'était donné par hasard de prolonger ta vie éphémère durant deux lustres encore, et de t'approcher autant de la vertu durant ce temps que, durant ces deux années, tu t'es éloigné de ton arrogance première à cause du combat qui a opposé ta nouvelle volonté à l'ancienne, ne pourrais-tu pas alors, sinon avec certitude du moins en gardant l'espoir, affronter tranquillement la mort à quarante ans et ne pas te soucier de ce reste de vie qui s'en va vers la vieillesse ? » [24]. Ce sont ces pensées et d'autres semblables qui me traversaient l'esprit, cher père. Je me réjouissais de mes progrès, je pleurais sur mes imperfections et m'apitoyais sur l'instabilité commune à tous les actes humains. Il me semblait que j'oubliais où j'étais, pourquoi j'y étais venu, et la façon dont j'y étais parvenu, jusqu'au moment où, mettant de côté des pensées qui auraient été plus opportunes en un autre endroit, je me mis à regarder autour de moi et à voir ce pour quoi j'étais venu — en effet le soleil qui baissait déjà et l'ombre de la montagne qui grandissait m'avaient comme sorti de mon sommeil et, averti que le temps de partir approchait —, et je me retournai pour regarder du côté de l'occident. [25]. On ne peut de cet endroit apercevoir les Pyrénées, qui constituent la frontière entre la France et l'Espagne, non pas à cause de quelque obstacle qui s'y interpose, que je sache, mais à cause de la limite de la vue humaine. On pouvait voir très distinctement à droite les montagnes de la province de Lyon, à gauche la mer de Marseille et celle qui baigne Aigues-Mortes, à une distance de quelques jours de route. Sous nos yeux se trouvait le Rhône lui-même. [26]. Et pendant que j'admirais tous ces endroits un à un, que tantôt me venaient à l'esprit des pensées terrestres, tantôt j'élevais mon esprit à l'exemple de mon corps à des pensées plus hautes, il

me sembla bon de jeter un œil aux Confessions d'Augustin, un présent que m'avait fait ton amitié . C'est un livre qu'en souvenir de son auteur et de celui qui me l'a donné je porte toujours sur moi et que j'ai toujours entre les mains. C'est un livre d'un bien petit format, gros comme le poing, mais d'une infinie douceur. Je l'ouvre, pour y lire ce que j'y rencontrerais. Que pouvais-je y rencontrer, qui ne fût plein de piété et de dévotion ? [27]. Par hasard me tomba sous les yeux le dixième livre. Mon frère, qui attendait de ma bouche une parole d'Augustin, était tout oreilles. J'en prends à témoin Dieu et mon frère qui était présent, les premières paroles sur lesquelles je portai mes yeux furent celles-ci : « Dire que les hommes s'en vont admirer les cimes des montagnes, les vagues énormes de la mer, le large cours des fleuves, les plages sinueuses de l'Océan, les révolutions des astres, et qu'ils ne font même pas attention à eux-mêmes ! » [28]. J'en demeurai saisi d'étonnement, je l'avoue, et demandant à mon frère qui désirait écouter encore de ne pas me déranger, je fermai mon livre, irrité contre moi de ce que j'admirais en ce moment même les choses terrestres, moi qui depuis longtemps aurais dû apprendre des philosophes païens qu'il n'y a rien qui soit digne d'admiration en dehors de l'âme, pour laquelle il n'y a rien de grand.

[29]. Bien satisfait désormais d'avoir vu cette montagne, je tournai en moi-même les yeux de mon esprit, et, à partir de ce moment, plus personne ne m'entendit parler tant que nous ne fûmes pas parvenus en bas de la montagne. Ces paroles m'avaient tenu suffisamment occupé dans mon silence. [30]. Je ne pouvais me persuader que cela était arrivé par hasard, mais je pensais que ce que j'avais lu avait été écrit pour moi et non pour un autre. Je me rappelais ce que le même Augustin avait pensé de lui-même autrefois, quand à la lecture du livre de l'Apôtre, comme il le rapporte lui-même, il rencontra

d'abord ces paroles : « Ne vivez pas dans les festins, dans les excès de vin, ni dans les voluptés impudiques, ni dans les querelles et les jalousies ; mais revêtez-vous de Notre Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas à contenter la chair dans ses convoitises ». [31]. Et cela était déjà arrivé auparavant à Antoine ; ayant lu ces paroles de l'Évangile : « Si tu veux être parfait, va vendre tes biens, donne-les aux pauvres, puis viens et suis-moi, et tu auras un trésor dans le ciel », comme si ces paroles avaient été écrites pour lui, comme le dit Athanase, son biographe, il voulut se gagner le royaume de Dieu. [32]. Et comme Antoine, après avoir entendu ces paroles, ne chercha pas autre chose, et comme Augustin, après avoir lu ce passage, ne continua pas plus loin sa lecture, c'est ainsi que pour moi aussi toute ma lecture s'arrêta aux quelques paroles que j'ai citées, et que je pensai en silence à quel point les mortels manquent de sagesse, eux qui négligent la plus noble partie d'eux-mêmes pour se disperser de tous côtés et s'épuiser dans de vains spectacles, et qui cherchent au dehors ce qu'ils pourraient trouver à l'intérieur d'eux-mêmes ; et j'admire quelle serait la noblesse de notre âme, si elle ne s'était volontairement abâtardie pour s'éloigner de son origine et n'avait tourné à sa honte les dons que Dieu lui avait faits pour l'élever. [33]. Combien de fois, penses-tu, ce jour-là, me suis-je retourné sur le chemin du retour pour regarder le sommet de la montagne ! C'est à peine si elle m'a semblé de la hauteur d'une coudée en comparaison de la hauteur de la contemplation humaine, si toutefois on ne la plongeait pas dans la boue de la turpitude terrestre. Une autre pensée se présentait à moi à chaque pas : si je n'ai pas été ennuyé de tant suer et de tant peiner, pour faire approcher mon corps un peu plus près du ciel, quelle croix, quelle prison, quel tourment pourraient terrifier une âme qui s'approche de Dieu, en foulant aux pieds la cime orgueilleuse de

l'arrogance et les destins des hommes ? [34]. Et cette autre : combien sont-ils peu nombreux ceux que la crainte de souffrir ou le désir de jouir ne détourne pas de cette route ? trop heureux est-il ! si vraiment il y en a un ; de lui je penserais bien qu'a voulu parler le poète :

*Heureux qui a pu connaître les principes des choses
qui a foulé aux pieds toutes les craintes, l'inexorable
[destin
et tout le bruit fait autour de l'insatiable Achéron !*

Oh, combien devons-nous nous donner de la peine, non pour fouler sous nos pieds une terre plus haute, mais bien nos appétits qui proviennent d'impulsions terrestres !

[35]. En proie à ces mouvements de mon esprit agité, sans prêter attention aux pierres du chemin, je revins en pleine nuit à la cabane rustique d'où j'étais parti avant le jour, et la pleine lune nous apportait dans notre marche un secours bienvenu. Puis, pendant que les serviteurs s'affairaient à préparer le repas, je me suis retiré dans un coin de la maison pour t'écrire cette lettre à la hâte et d'un seul trait, de peur que, si je l'avais remise à plus tard, ne vint à se refroidir mon désir de t'écrire, car mes sentiments auraient peut-être changé dans un autre endroit. [36]. Vois donc, père très cher, à quel point je ne voudrais rien cacher à tes yeux, moi qui t'ouvre avec tant de soin non seulement ma vie entière mais chacune de mes pensées. Prie Dieu, je te le demande, qu'elles s'arrêtent un jour, elles qui sont depuis si longtemps indécises et instables, et que, après avoir été ballottées inutilement, elles se tournent vers ce qui est unique, bon, vrai, certain et stable. Adieu.

Malaucène, le 26 avril (1353).

Alberti, *Momus ou Le Prince*, Livre II.

Eloge du vagabondage.

Momus, revenu parmi les dieux raconte qu'exilé sur la terre il s'est livré à un examen des différents métiers possibles et arrêté finalement sur celui de mendiant. Sur le mode de l'éloge paradoxal (éloge de la mouche par Lucien, de la calvitie par Synésius, etc.), il entonne l'hymne au vagabondage le plus copieux, le plus enlevé, le plus éloquent, le plus étincelant.

Pour le reste, il avait préféré se tenir à l'écart des métiers et des activités qui ont à voir avec l'argent et le gain parce qu'ils provoquent soit la satiété qui naît de l'abondance, soit le dégoût qui naît de l'usage qu'on en fait, soit la lassitude à force de gains, soit enfin, si la cupidité conduit à vouloir posséder plus qu'il ne convient, une inquiétude méprisante et vulgaire. Bref il disait n'avoir trouvé aucun genre de vie qui soit vraiment plus attrayant et plus désirable que celui des gens qui vivent de la charité publique et qu'on appelle clochards. C'était une occupation particulièrement facile, immédiatement rentable, ne présentant aucun inconvénient, offrant liberté et plaisir. C'est du moins ce que Momus démontrait avec beaucoup d'esprit et force arguments, notamment ceux-ci :

« On dit à propos des géomètres que les principes de leur science sont aussi bien connus d'un novice que d'un

initié sitôt qu'il les a compris. C'est à peu près la même chose pour la science de la clochardise : on en voit, connaît et assimile les principes en un instant. Mais ils diffèrent en ceci : celui qui veut être géomètre a besoin d'un géomètre pour l'instruire, l'art de la clochardise s'apprend sans maître. Les autres métiers supposent un temps d'instruction, un travail d'apprentissage, une application assidue, une méthode bien précise ; ils exigent aussi et appellent des moyens, des instruments et autres choses de ce genre, inutiles ici. Car cet art est le seul qui soit étayé et soutenu par l'incurie, la négligence et l'absence de tout ce qu'ailleurs on juge nécessaire. Nul besoin ici de moyen de transport, de bateau, de boutique. On n'a à craindre ni la mauvaise foi d'un banqueroutier, ni les voleurs, ni les conjonctures défavorables. Nul besoin ici de constituer un capital autre que l'indigence ou l'impudence à solliciter : la seule chose à faire pour perdre son propre argent et solliciter celui des autres est de le vouloir.

Ajoute que le clochard se nourrit de la sueur et des veilles des autres, occupe son temps comme il lui plaît, est libre de demander et libre aussi de dire non et prend à tous, car les pauvres offrent spontanément et les riches ne refusent pas. Est-il bien nécessaire de parler de leur liberté, de leur totale indépendance ? Liberté de rire, d'accuser, de critiquer, de bavarder tout son soûl en toute impunité. Le fait que les autres considèrent comme humiliant d'engager une bataille de mots avec un clochard et estiment scandaleux de porter la main sur plus faible que soi contribue à leur conférer une position et un statut de roi. Ils peuvent faire ce qu'ils veulent et personne ne censure leurs propos ou leurs actes, et voilà qui tient lieu d'approbation et de soutien de leur royauté. Je ne concéderai même pas aux rois une plus grande jouissance des richesses : les théâtres, les portiques, tous les lieux publics

leur appartiennent. Les autres sur la place publique n'oseront pas s'asseoir ni échanger des propos à voix trop forte et, craignant les froncements de sourcils réprobateurs des bien-pensants, n'oseront rien faire contre la loi et les bonnes mœurs, rien selon leur caprice et leur libre arbitre ; toi, le clochard, tu t'étendras de tout ton long au beau milieu de la place, tu élèveras la voix librement et tu feras tout ce qui te passe par la tête. Aux époques difficiles les autres se morfondront, tristes et taciturnes ; toi tu danseras, tu chanteras. Sous le règne d'un mauvais prince les autres s'exileront, deviendront des errants ; toi tu fréquenteras la citadelle du tyran. L'ennemi vainqueur devient-il insolent ? tu seras le seul de ton peuple à lui tenir tête sans trembler. Et ce que chacun aura accumulé à grand peine et au péril de sa vie tu en revendiqueras les prémices comme un dû.

Ceci encore rend ton sort enviable : personne n'envie un tel mode de vie et le clochard de son côté n'envie personne puisqu'il ne voit rien chez les autres qu'il ne puisse facilement obtenir s'il le veut. Ajoute que la condition de clochard s'adapte si bien à tous les autres métiers que l'on voudra, que dans tous ceux auxquels tu te consacreras tu feras bonne figure, ce qui n'arrive pas aussi souvent pour les autres mortels. Car changer souvent de métier est considéré comme un signe d'instabilité et passer à un autre ne se fait pas sans dommage.

Je pense qu'il ne faut pas écouter ceux qui disent que le mode de vie des clochards comporte bien des désagréments. J'atteste pour ma part que dans toutes les autres professions je me suis débattu dans nombre de difficultés et d'ennuis que j'aurais bien voulu mais non pas pu éviter. Dans toute activité en effet il y a des aspects inévitables et inhérents à celle-ci qu'il faut supporter bien qu'ils soient pesants et désagréables, si on veut l'exercer. Il n'y a que dans le métier et la science de la clochardise

que je n'ai rien trouvé qui m'ait plu moins que le reste. Tu vois les clochards à peine vêtus s'étendre en plein air sur le sol dur : tu les méprises, tu les regarde de haut, comme la foule, et ils te répugnent ; remarque bien qu'eux ne méprisent ni ne dédaignent ni toi ni la foule. Il y a beaucoup de choses que tu fais à cause des autres, le clochard lui ne fait rien pour toi ni pour les autres, il fait tout ce qu'il fait pour lui-même. Faut-il rappeler combien est digne d'un homme stupide et insensé tout ce que la foule admire : toge, pourpre, or, mitre, etc... ? Qui n'a pas envie de rire en te voyant marcher tout entortillé dans un encombrant, lourd et compliqué amas d'étoffe pour plaire aux yeux des autres ? Le clochard ne fait pas cela, donc il rit. Si tu as du bon sens ne te garderas-tu pas de ce poids irritant, ne refuseras-tu pas, pour paraître plus élégant et plus raffiné, d'avoir les membres embarrassés et empêtrés selon le bon plaisir des autres ? Utilisons le vêtement pour nous couvrir, non pour nous faire admirer. Qui se protégera de la pluie et du froid sera bien assez pourvu pour l'utilité pratique et la parure naturelle. Le clochard va coucher à même le sol ; et alors ? Si le sommeil vient, dormira-t-on les yeux moins clos sur le pavé que dans des couvertures ? La nature a donné des plumes au cygne pour se couvrir, non pour le confort du lit. Si elle t'avait donné autant de sommeil que de pavé pour t'y coucher, sans aucun doute tu dormirais énormément. L'endroit que la nature a offert pour le repos devient à l'usage chaque jour plus moelleux et plus sain car si le confort laisse à désirer le sommeil servira d'oreiller aux hommes fatigués. Par ailleurs supposons qu'un clochard se mette à faire un discours et dise exactement la même chose qu'un orateur vêtu de la bure : vers qui accourra le cercle d'auditeurs le plus important et le plus serré ? lequel sera écouté avec le plus d'attention ? quel est celui dont la péroraison fera le plus d'effet ? qui, d'un bout à

l'autre, suscitera le plus d'approbation ? Sur les sujets les plus graves l'autorité de cette catégorie d'hommes est si grande qu'il n'y a pas au-dessus. Ne verras-tu pas les paroles d'un vagabond ivre et en proie au délire reçues comme les avertissements d'un prophète et appliquées aux affaires sérieuses comme si elles avaient été proférées par un oracle ? — Mais j'en reparlerai plus tard. Revenons à moi. Inappréciable le fait que, dans les épreuves difficiles et périlleuses que connaissent les hommes aussi bien que dans les situations les plus agréables, je gardais un esprit égal que rien ne pouvait émouvoir. Etat d'esprit que toi-même, roi des dieux, tu dois souhaiter et désirer ardemment si tu es sage. Car est-il quelque chose qui aide plus à savourer la tranquillité, à donner l'image de la grandeur, à rehausser la majesté, que d'avoir ainsi un calme et un équilibre qu'aucun désordre ne peut ébranler ? On annonçait des prodiges inquiétants qui terrifiaient et horrifiaient tout le monde : des liquides inconnus avaient coulé des pierres, des flammes avaient brûlé au beau milieu des sources, des montagnes s'étaient heurtées. La foule était pétrifiée, les sénateurs tremblaient, tous avaient peur et s'inquiétaient pour l'avenir. Les uns se mobilisaient pour le salut public, d'autres s'agitaient comme des fous pour sauvegarder leurs privilèges, animés par l'espoir ou la crainte ; mais Momus, l'esprit libre de tout souci, s'endormait douillettement sur n'importe quel côté, n'avait ni espoir ni crainte et, entre deux ronflements, avait coutume de dire : Que t'importe tout cela, Momus ? Tu n'en seras pas plus pauvre et tu n'as rien à perdre. On racontait des événements incroyables : les uns avaient chevauché sur une route tracée à la surface de la mer, d'autres avaient fait passer une flotte à travers champs et forêts, d'autres, ayant percé des montagnes, avaient dirigé leurs chars au travers des rochers et des entrailles de la terre, d'autres, entassant d'énormes masses, avaient

escaladé le ciel, d'autres avaient arraché à la mer des fleuves et des lacs et les avaient asséchés et avaient enfermé des mers dans le sol aride de la terre. Alors que tous étaient remplis d'admiration et de stupeur Momus disait : Rien de cela ne te concerne. On rapportait que les plus riches et plus puissants rois de la terre s'étaient affrontés avec des armées innombrables, les flèches avaient obscurci le ciel, les cadavres arrêté les fleuves et le sang des hommes fait monter le niveau de la mer. Apprenant cela, tous les autres, selon leur intérêt et leur passion personnels, étaient animés de sentiments divers ; seul Momus se bornait à dire : Cela non plus ne te concerne pas. On voyait les campagnes en feu, les dévastations et les saccages, on entendait le gémissement des blessés, le fracas des maisons qui s'écroulent, les plaintes des sinistrés. Incertitudes, agitation, désordre, tumulte, cliquetis, grondements à tous les carrefours, dans toutes les rues. Mais Momus couché rêvait en baillant à des femmes nues et ne demandait même pas, ou alors négligemment et avec ennui, ce que signifiait une telle agitation. Et si quelqu'un devant tant de trouble et de bouleversement commençait à se lamenter il disait en se frottant la jambe : Il n'y a rien là, Momus, qui doive te préoccuper, dors ! Quoi d'autre enfin ? Je me moquais de ceux qui étaient ainsi affectés et bouleversés quand je les voyais, rassemblés en groupe, têtes rapprochées, discuter et conférer avec le plus grand sérieux. Je me précipitais aussitôt vers eux, m'installais tout près et les harcelais pour qu'ils fassent la charité à un malheureux sans ressources. Et eux s'indignaient tandis que je me réjouissais de leur être importun. Eux maudissaient ma bouffonnerie odieuse et intempestive et bouillaient de colère, Momus lui riait ! »

Et les dieux aussi riaient en l'entendant. Mais Jupiter, ayant assez ri, interrompit ses facéties : « Eh Momus ! Arrive-t-il que les clochards se jalousent l'un l'autre

comme le font, à ce qu'on dit, les potiers et les forgerons ? » Alors Momus : « Qui donc envierait celui qui exhibe sa misère ? » Alors Jupiter : « Si je ne me trompe quiconque sera jaloux devant une si grande misère voudra sembler lui-même digne de pitié. S'il n'en est pas ainsi j'admets que ta vie de clochard est non seulement, comme tu le disais, exempte de désagréments, mais aussi remarquablement propre à procurer la tranquillité et la plus grande félicité, en sorte que je la considère comme de loin préférable à notre béatitude divine. Quel grand mal que l'envie, quel grandissime mal ! » Alors Momus : « Tu m'obliges, Jupiter, à m'accuser moi-même : tu vas entendre une chose plaisante. Il y avait au milieu des philosophes un fameux vaurien que, si tu le voyais, tu prendrais aisément pour le roi des mendiants tant il se faisait remarquer parmi les vagabonds par son allure et son accoutrement. Je vais te le décrire. Il avait le visage enfoncé, le menton saillant, la peau velue et toute ridée, les joues pendantes comme des fanons, le teint sombre, les yeux gonflés et proéminents, l'un brillant, l'autre chassieux et les deux louches, un nez si grand qu'on eût dit que toute sa personne était un nez ambulante. Il allait la tête penchée et tournée vers son épaule, le cou tendu en avant, si bien qu'on eût dit qu'il regardait le sol non avec les yeux mais avec l'oreille ! Une de ses omoplates se gonflait comme une bosse, il marchait à pas longs, larges et lents, mais, avec ses articulations fatiguées et ses vertèbres usées comme par une longue maladie, il vacillait à chaque pas. Je ne parle pas de son vêtement ni du reste de son accoutrement : des chausses rapiécées, un manteau antédiluvien qui avait servi de nid à mille souris en gésine. A son épaule pendaient une besace, une corbeille et un vase affreusement crasseux. J'avoue qu'il m'est peut-être parfois arrivé d'envier cet homme non pour sa laideur mais parce que je voyais bien qu'à beaucoup il semblait

digne de sympathie alors qu'il méritait plutôt la haine. Ce qui me chagrinait aussi c'était de voir trop de vagabonds aller et venir sur la place publique. Et assurément dans ce métier il y avait une chose que j'avais du mal à supporter calmement. C'était quand les enfants excitaient contre moi des chiens qui aboyaient et attaquaient à coups de dents mes pieds nus. Combien les gamins sont désagréables, je sais que j'aurai du mal à vous en persuader, mais si ces désagréments avaient touché les grands dieux, il n'est rien qu'il eussent trouvé plus pénible dans l'univers. J'en reparlerai. J'en reviens à mon sujet : j'affirme qu'on ne peut rien trouver de plus avantageux chez les mortels que la vie de clochard : elle est facile, accessible à tous, aucun malheur ne peut la gêner, aucune méchanceté lui ôter quoi que ce soit, on n'y trouve aucun motif d'affliction. »

Marsile Ficin, *Le Commentaire sur le Banquet*,
Deuxième Discours, chapitre 8.
Miracle de l'amour réciproque.

Intitulé « Exhortation à l'amour, De l'amour simple et de l'amour réciproque », ce chapitre est une partie du Deuxième Discours, confié comme le précédent et le suivant, à Jean Cavalcanti, l'ami de cœur de Marsile. Bien que l'enjeu spirituel soit, comme à l'ordinaire, universel, l'implication personnelle du locuteur amorce, par l'appropriation du raisonnement, une interprétation lyrique de la thèse. Une page brûlante, qui a enflammé des générations de lecteurs.

Quant à vous, mes amis, je vous adjure et vous supplie de vous adonner de toutes vos forces à l'Amour comme à une chose vraiment divine. Sans vous laisser effrayer du mot que l'on prête à Platon au sujet d'un certain amant : « Cet amant, dit-il, est une âme morte en son propre corps et vivante dans le corps d'un autre ». Sans vous laisser troubler par ce qu'Orphée a chanté sur l'amère et misérable condition des amants. Comment ce propos doivent-ils être interprétés et comment y porter remède ? je vous prie maintenant de m'écouter avec la plus grande attention.

Platon appelle l'Amour chose amère. Non à tort, puisque qui aime meurt. Orphée, lui aussi, l'appelle *glukupikron*, c'est-à-dire doux-amer. C'est que l'amour

est une mort volontaire. En tant que mort, il est chose amère, mais en tant que volontaire, il est doux. J'ai dit que qui aime meurt. En effet, sa pensée, oublieuse de soi, tourne continuellement autour de l'aimé. Mais s'il ne pense pas à lui, il ne pense pas non plus en lui. Par suite une âme ainsi affectée n'opère pas non plus en elle-même, puisque la principale opération de l'âme est la pensée. Or, qui n'opère pas en lui-même n'est pas non plus en lui : en effet il y a équivalence entre ces deux choses, être et opérer : pas d'existence sans opération et pas d'opération qui excède l'existence. Personne ne peut opérer là où il n'est pas, tandis que partout où il est, il opère. L'âme de l'amant n'est donc pas en lui-même, puisque il n'agit point en lui-même. S'il n'est pas en lui-même, il ne vit pas non plus en lui-même. Or qui ne vit pas est mort. C'est pourquoi tout amant est mort à lui-même. Mais vit-il au moins dans un autre ? Assurément.

Il existe deux espèces d'Amour : l'un est l'amour simple, l'autre, l'amour réciproque. Amour simple, quand l'aimé n'aime pas l'amant. Dans ce cas, l'amoureux est complètement mort : car il ne vit ni en lui-même, comme nous l'avons suffisamment démontré, ni dans l'aimé, puisque celui-ci le rejette. Où vit-il donc ? Est-ce dans l'air, l'eau, le feu, la terre, ou dans le corps d'un animal ? Impossible, car l'âme humaine ne peut vivre dans un autre corps qu'un corps humain. Mais peut-être vivra-t-il dans un autre corps d'homme qu'il n'aime pas ? Impossible aussi : car s'il ne vit pas en celui dans lequel il désire si ardemment vivre, comment pourrait-il vivre dans un autre ? Il ne vit donc nulle part, celui qui en aime un autre sans être payé de retour. C'est pourquoi l'amant qui n'est pas aimé est complètement mort. Et il ne revivra jamais, a moins que l'indignation ne le ressuscite. Au contraire, quand l'aimé répond à l'amour, l'amoureux

vit au moins en lui. Et là assurément se produit quelque chose d'admirable.

Chaque fois que deux êtres s'entourent d'une mutuelle affection, l'un vit en l'autre et l'autre vit en l'un. De tels êtres s'échangent tour à tour et chacun se donne à l'autre pour recevoir l'autre à son tour. Comment ils se donnent en s'oubliant eux-mêmes, je le vois. Mais comment ils reçoivent l'autre, c'est ce que je ne comprends pas. Car qui ne se possède pas soi-même, encore moins en possèdera-t-il un autre. Or tout au contraire chacun d'eux se possède lui-même et possède l'autre. Celui-ci se possède, mais en l'autre ; l'autre aussi se possède, mais en celui-ci. Evidemment, puisque je t'aime, toi qui m'aimes, je me retrouve en toi qui penses à moi et je recouvre en toi, qui le conserves, le moi perdu par moi du fait de ma propre négligence. Et toi tu fais la même chose en moi.

Ceci encore paraît une chose merveilleuse. Si, après m'être perdu, je me retrouve en toi, je me possède par toi ; mais si je me possède par toi, je te possède avant et plus que moi-même et je suis plus proche de toi que de moi, puisque je n'adhère à moi-même que par ton intermédiaire. C'est en cela précisément que la puissance de Cupidon diffère de la violence de Mars. Car la conquête et l'amour s'opposent en ce que le conquérant s'empare des autres par lui-même, tandis que l'amoureux prend possession de lui-même grâce à un autre, chacun des deux amants s'éloignant de lui-même et se rapprochant de l'autre, mourant à lui-même et en l'autre ressuscitant. Toutefois il y a dans l'amour réciproque une seule mort et une double résurrection. De fait, celui qui aime meurt une seule fois en lui, parce qu'il s'oublie. Mais il revit aussitôt en l'aimé quand celui-ci s'empare de lui dans une pensée ardente. Et il ressuscite une deuxième fois quand il se reconnaît en l'aimé et ne doute pas qu'il soit

aimé. O bienheureuse mort, suivie de deux vies ! ô merveilleux échange, dans lequel chacun se livre lui-même à l'autre et possède l'autre sans cesser de se posséder ! ô gain inestimable, quand deux êtres ne font qu'un, au point que chacun des deux, au lieu d'un devient deux et que, comme dédoublé, celui qui n'avait qu'une vie en a désormais deux grâce à cette mort ! Car qui meurt une fois et ressuscite deux fois, au lieu d'une vie en acquiert deux et au lieu de lui seul se retrouve deux.

S'exerce ainsi dans l'amour réciproque une vengeance des plus justes. L'homicide est punissable de mort. Or qui niera que l'être aimé soit homicide, puisqu'il sépare l'âme de l'amant ? Et qui niera qu'il meure à son tour de la même façon, puisque de la même façon il aime son amant ?

Une telle restitution est absolument équitable, puisque l'un rend à l'autre et l'autre à l'un l'âme qu'il a reçue. Chacun des deux en aimant livre la sienne et, aimant en retour, avec la sienne rend l'âme d'autrui. C'est pourquoi, en stricte justice, quiconque est aimé doit aimer en retour. Et qui n'aime pas celui qui l'aime, on le tiendra pour coupable d'homicide, pire : de vol, d'homicide et de sacrilège. Le corps possède la fortune et l'âme le corps : qui donc s'empare de l'âme, laquelle possède et le corps et la fortune, s'empare et de l'âme et du corps et de la fortune. Il s'ensuit que comme voleur, homicide et sacrilège il s'expose à une triple mort et que, tel le pire des criminels et des profanateurs, il puisse être tué impunément par le premier venu, à moins que spontanément il ne se soumette à la loi en aimant celui qui l'aime. Dans ce cas, avec celui qui meurt une fois, il meurt lui aussi une fois, et avec celui qui ressuscite deux fois, par deux fois lui aussi il ressuscite.

Table des matières

Présentation	5
------------------------	---

Collections

Les Classiques de l'Humanisme	13
Bibliothèque Italienne.	19
Giordano Bruno	25
Miroir des Humanistes	29
Science et Humanisme	31

Extraits

Pétrarque, Sonnets I, CIV, CCXXIII	33
Pétrarque, <i>L'Africa</i> , Livre V	35
Pétrarque, <i>Lettres familières</i> , IV, 1	39
Alberti, <i>Momus ou le Prince</i> , Livre II	51
Marsile Ficin, <i>Commentaire sur le Banquet</i>	59

